

MARIONNETTES

TAIWAN EN 3 D

Trois troupes, dirigées par trois très vieux et très grands maîtres imprégnés de trois mille ans de tradition chinoise, sont accueillies au fond de la légendaire (et tristounette) cour de l'Alliance française : celle du Wu-Chou-Yüan, théâtre de marionnettes à gaines, celle du Fu-Hsing-Ko, théâtre d'ombres, et celle du Hsin-Fu-Hsuan, théâtre de marionnettes à fils.

Les trois techniques restent comme autant de moyens d'intercéder auprès du Ciel et des Esprits, quand les figurines ne servent pas à présenter des offrandes aux défunts... Souvent appelé le « théâtre des singes de cuir » en raison des mouvements un brin simiesques opérés par les figurines, le théâtre d'ombres chinoises de Taïwan fait aussi apparaître toutes sortes d'accessoires (maisons, chaises, tables, fenêtres, paysages) ciselés dans du cuir de buffle avant d'être colorés : il donne ici une saga débouchant dans l'estuaire du Fleuve au Neuf Méandres intitulée *Nata sème le trouble dans la mer de l'Est*. Tout un programme. Le dernier spectacle consiste en un autre voyage, vers l'Occident celui-là, il a pour titre *Le Singe et le cochon pèlerins*. Appellations contrôlées garanties. Maison des cultures du monde. 101, boulevard Raspail. 6^e. 40.49.07.69. 20h30. Du 14 au 23/9.

• le guide thématique de Libération • lundi: **CONCERTS** • mardi: **THEATRE & DANSE** • mercredi: **CINEMA** • jeudi: **CLASSIQUE** • vendredi: **ARTS & EXPOSITIONS** • samedi: **SELECTION WEEK-END & SELECTION DISQUES**

THÉÂTRE & DANSE



WILSON RENCONTRE HAMLET À BOBIGNY

Pas d'automne sans festival et peu de Festivals d'automne sans spectacle de Bob Wilson. L'ami américain (et même texan) du théâtre nous revient par la porte étroite au rayon lumineux d'un spectacle intime, *Hamlet*. Seul en scène, Robert Wilson porte à bout de bras et de voix tous les rôles plus qu'il ne les joue, les accompagnant dans une fascinante remembrance, comme si toute la pièce défilait à rebours dans un ordre quelque peu perturbé devant les yeux d'Hamlet mourant. Il y a longtemps que Bob Wilson songeait à monter cette pièce de Shakespeare non pour ce qu'elle est, « un des grands chefs d'œuvre du répertoire », mais parce qu'elle est devenue, dans l'épaisseur de son héritage, comme une mémoire première du théâtre, une Bible intime pour tous les acteurs et metteurs en scène, un rendez-vous inéluctable. Un spectacle-maitre dont nous avons rendu compte lors de sa création -comme il se doit au Texas- à Houston (*Libération* du 20/6/95), non loin du Waco natal, et qui s'installe pour trop peu de soirs à la MC 93 de Bobigny, où Bob Wilson se sent comme chez lui.

Bobigny. MC 93. 41.60.72.72. Sam et dim 15h30 et 20h30, lun et ma 20h30, spectacle en langue anglaise. Du 16 au 19/9.

FESTIVAL

BIARRITZ DANSE TOUS AZIMUTS

L'automne basque se met sur pointes et enlève les chaussons. Pendant près d'un mois, le festival Le Temps d'aimer va se consacrer autant au ballet qu'à la danse contemporaine, de Suisse, d'Italie, du Mexique, d'Espagne, de France. Côté classique, il accueille le Ballet national de Nancy et de Lorraine (artiste invitée : Marie-Claude Pietragalla du Ballet de l'Opéra de Paris), le Ballet classique de Mexico, le Ballet Victor Ullate de Madrid avec notamment un hommage à Carmen Amaya, grande danseuse de flamenco qui a, entre autres, développé le travail des batteries de pieds chez la *bailaora*. La Compagnia Di Danza Teatro Di Torino ouvre son répertoire sur le contemporain... lequel ne sera d'ailleurs pas absent : outre les Suisses, la compagnie Nomades de Loft Vevey et la compagnie Philippe Saire, les Ibériques montreront leur différence, de la bouillonnante (et parfois brouillonne) compagnie Diez y Diez de Madrid au flamenco très chorégraphié et exclusivement féminin d'Incepcion ou à l'alternative La Porta de Catalogne. A noter également l'entrée au répertoire du Jeune Ballet de France d'une chorégraphie de Dominique Bagouet datant de 1981, *Le Voyage organisé*. Biarritz. « Le Temps d'aimer », palais des Festivals et Casino

municipal, (16) 59.22.20.21. Jusqu'au 24/9.

PARUTIONS

LE BONHEUR D'APPRENDRE

Pour environ le prix d'une place de cinéma, on peut, on doit se procurer la troisième et récente livraison de la nouvelle (et déjà indispensable) collection *Apprendre* patronnée par Marcel Bozonnet, directeur du Conservatoire National supérieur d'Art Dramatique. S'il y a inflation des publications théâtrales via la maison Actes-Sud, publications semble-t-il souvent assurées à compte d'auteurs, il faut reconnaître, d'une part, qu'au fil de la pléthore sont charriées des pépites, et avouer, d'autre part, que le format et la texture des volumes répertoriés *Papiers* sont agréables. Le dernier en date des petits carnets de la série *Apprendre* (repérables à la couleur bleu de la couverture) est co-produit et co-édité par l'Académie Expérimentale des Théâtres, ce à l'issue de trois chantiers de recherches dirigés par Yannis Kokkos, Andrei Serban et Anatolij Vassiliev. Stages qui aboutirent l'hiver dernier à une confrontation passionnante avec les élèves du Conservatoire. Et avec le soutien de la vidéothèque de Paris. « Ce dont on ne peut plus parler, il faut le chanter » résume joliment bien Heiner Müller. Ou encore vient cette phrase resuscitée de Vitez : « Les deux pays

limitrophes dont parle Kierkegaard sont la musique et le langage. Jusqu'à quelle extrémité du langage le comédien peut aller pour apercevoir la musique ? ». Lire la suite.

Les deux premiers ouvrages, ceux là, portent le label de la MC93 de Bobigny : il

s'agit, primo, de la conférence donnée par le metteur en scène Peter Sellars au CNSAD, à l'occasion des représentations des *Perses*, fin 1993 ; et secundo, des comptes-rendus des conférences données par le maître Anatoli Smelianski et

Béatrice Picon-Vallin, à l'occasion d'une « saison russe » dont le souvenir reste intact. Sont annoncés pour bientôt des conversations entre Georges Lavaudant et Jean-Christophe Bailly, ainsi que les notations de Philippe Adrien sur son travail

d'enseignant. Suivront des écrits d'autres pédagogues, acteurs, cinéastes ou hommes de théâtre au sens large. Toutes contributions, bienvenues, à ce que Bernard Dort a nommé « le savoir de l'acteur ». *De la parole aux chants*, ouvrage collectif dirigé par Georges Banu, troisième opus de la collection *Apprendre*. Editions Actes-Sud-Papiers, 40F

CAHIERS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

« A cette époque, j'avais l'amour du théâtre, amour platonique, car mes parents ne m'avaient encore jamais permis d'y aller, et je me représentais d'une façon si peu exacte les plaisirs qu'on y goûtait que je n'étais pas éloigné de croire que chaque spectateur regardait comme dans un stéréoscope un décor qui n'était que pour lui, quoique semblable au millier d'autres que regardait, chacun pour soi, le reste des spectateurs. » En guise d'éloge à la subjectivité, de défense-illustration du point de vue unique (et, partant, inexprimable !) de tout photographe posant son œilleton sur l'insaisissable réalité du théâtre, Jean-Loup Rivière, responsable des *Cahiers du Français*, aurait pu aussi choisir de mettre en exergue au traditionnel numéro d'été cette phrase faussement naïve de Marcel Proust au début de la *Recherche*. C'est plutôt à une définition du concept de « Rébus » qu'il se livre en préface à la suite, cette fois-ci muette, des photographies livrées

par dix professionnels ayant suivi les créations de la saison passée. « Rébus » : mot qui vient de l'expression latine *de rebus quoe geruntur* (« au sujet des choses qui se passent »). Rébus à double fond, en l'occurrence, puisque les photographies ici sélectionnées ont aussi parfois été prises, hors scène, hors cadre, hors plateau : dans les escaliers par exemple de la maison de Molière, ou l'entrebaillement d'une porte anonyme. Au feuillet de cet album, dérivé à dessein des commentaires d'écrivains et autres indications usuelles, de chercher les légendes à la fin de l'opuscule. Et de remarquer qu'Alain Fonteray signe, en partant du *Bajazet* de Racine, des images dignes du peintre Munch. *Les Cahiers de la Comédie-Française*, revue trimestrielle n°16, saison 1994-1995, éditions P.O.L., 90F.

MNOUCHKINE

« Il paraît évident qu'une troupe comme le Théâtre du Soleil a commencé par un rêve. Et elle continue parce que c'est toujours un rêve », énonce en une formule ayant force d'évidence celle qui, cet été, a eu la vigueur politique et le courage physique de mener la grève de la faim pour la Bosnie qui fit suite à la déclaration d'Avignon. Figure emblématique et modèle s'il en est, la fondatrice du Théâtre sis à la Cartoucherie de Vincennes, grande prêtresse d'une aventure internationalement exemplaire, s'est livrée, chose rare, au jeu de l'interview et de la recollection des souvenirs de sa trajectoire singulière. C'est à une spécialiste de théâtre québécoise, Josette Féral, professeur au département de théâtre de l'université du Québec, que l'on doit le rassemblement des propos et considérations rassemblés au fil de ce tour du Soleil en 80 pages : confidences recueillies, observations au fil de stages ou, enfin, compte rendu d'une rencontre publique avec des écoles de formations outre-Atlantique. Chaque tête de chapitre vaut credo, par exemple : « Le théâtre, c'est ici, maintenant, vraiment, rapidement » ; « rien ne doit passer avant la beauté de l'œuvre et le respect du public » ; « un public, c'est un rassemblement d'humanité à son meilleur » ; ou encore ceci, « je nous vois comme des dinosaures complètement à contre-courant ». Dont acte. Celle qui dit aussi « les classiques, c'est du jogging intellectuel » avoue son besoin d'un sentiment sacré du tragique, tout en affirmant (coquetterie ?) qu'elle n'est « pas très forte en méditation ».

Dresser un monument à l'éphémère, Rencontres avec Ariane Mnouchkine, par Josette Féral. Editions Théâtrales, 120F.



Pour Mémoire

ODILE DUBOC ENFIN DANS SES MURS

Nommée en juillet 1990 à la direction du Centre chorégraphique national de Franche-Comté à Belfort-Sochaux, la chorégraphe Odile Duboc dispose enfin d'un lieu adapté à ses projets et réalisations artistiques. Les anciennes casernes de l'Espérance, construites en 1773 à l'intérieur de la citadelle Vauban, sont en effet désormais consacrées à la danse, et le Centre chorégraphique, conçu par les architectes Robert et Reichen, dispose d'une salle de création, de loges, de locaux administratifs, d'un studio... Le coût total de l'opération s'est élevé à 22,5 MF (TTC). On inaugurerait joyeusement le lieu le week-end prochain avec des extraits de spectacles, une création lumière-danse de Françoise Michel (inséparable complice de la chorégraphe), des ateliers (du tango argentin aux sévillanes en passant par la capoiara), le tout clos par un bal du samedi soir. On retrouvera Odile Duboc tout au long de la saison, notamment en mars prochain à la Filature de Mulhouse, pour la création pour 20 danseurs de *Trois Boléros*.

Belfort. Inauguration publique du Centre chorégraphique, 3, avenue de l'Espérance, (16) 84.58.44.80. Les 15, 16 et 17/9.

M.C.V.

Page réalisée par MATHILDE LA BARDONNIE, JEAN-PIERRE THIBAUDAT (théâtre) et MARIE-CHRISTINE VERNAY (danse)